

MAGNUS MACFARLANE-BARROW

Le cabanon qui nourrit un million d'enfants

L'aventure de Mary's Meals

Traduit de l'anglais par Philippe et Anne-Marie Vimeux
et Cathy Brenti

EdB

PROLOGUE

Au moment où j'écris ces lignes dans le cabanon de mon père, un vent d'est souffle depuis Ben Lui¹. J'aperçois ses flancs poudrés de neige par la fenêtre de mon bureau. Une partie de l'air froid, qui secoue mon abri de tôle ondulée et gémit alentour, s'est frayé un chemin à l'intérieur. Un courant d'air me ronge les pieds. J'entends au loin le bruit d'une scie électrique, peut-être est-ce mon beau-frère, en train de faire du bois de chauffage, et de temps à autre un tracteur qui descend lentement le sentier en direction de la ferme.

Nous ne savons pas précisément quand fut construit ce cabanon. Assurément il était là bien avant notre arrivée en 1977. Il figurait sur une carte datée de 1913, accrochée dans un vieux couloir lambrissé de Craig Lodge (c'était l'endroit que je préférais quand Craig Lodge était la maison familiale). Il est donc là depuis plus de cent ans. Ce cabanon penche aujourd'hui très nettement d'un côté, inconvenient que l'on peut aisément supporter, et cela explique peut-être pourquoi j'entends un cliquetis sur le toit.

À notre arrivée, il fit office de garage et d'atelier pour papa. Il était d'une dimension parfaite pour garer la vieille Land Rover dans laquelle un jour j'apprendrais à conduire. Par la suite, papa le convertit en salle de jeux, et il nous surprit un Noël en ouvrant la porte pour y faire apparaître une magnifique table de billard. Mes frères et moi avons

1. Montagne au sud de l'Écosse.

passé de nombreuses heures à apprécier ce cadeau. À l'arrière du cabanon, juste sous ma fenêtre, se trouvait notre terrain de foot. Seumas, Fergus et moi, on y jouait des heures tous les jours, à shooter dans des buts en bois que nous avions confectionnés, et le piétinement de nos pieds créait une bande boueuse sans herbe. Durant les mois d'hiver quand la nuit arrivait vite et qu'elle contrariait nos jeux, nous allumions parfois les lumières du cabanon et de toutes les dépendances voisines, pour tenter désespérément de produire un éclairage suffisant pour au moins quelques minutes supplémentaires de jeu. Plus tard, au temps de notre adolescence un peu folle, des amis nous rejoignaient dans le cabanon où se trouvait le billard. Parfois on y introduisait secrètement de la bière. Une fois, en l'absence de mes parents, ce fut le spectacle catastrophique de la dégustation expérimentale de mon cidre maison. Je l'avais préparé clandestinement, en utilisant des pommes qui provenaient d'arbres du petit verger au-dessus duquel se trouve aujourd'hui ma propre maison. Je n'ai jamais pu boire de cidre depuis.

Plus tard, après avoir quitté notre maison, et après que Craig Lodge fut devenu un centre de retraite catholique, le cabanon devint, pendant quelques années, une petite « unité de production de chapelets » dans laquelle les membres d'une communauté de jeunes résidant sur place en fabriquaient de différents modèles et couleurs. Puis, en 1992, j'ai demandé à mon père si je pouvais emprunter ce cabanon, ainsi que celui d'à côté, afin d'entreposer des dons en nature qui arrivaient en réponse à un petit appel que nous avions fait pour les réfugiés en Bosnie-Herzégovine. Sans hésiter, il a dit oui. En effet, maman et lui accomplissaient la plus grande partie du travail nécessaire à la collecte et à la préparation de cette aide. Même s'il avait su alors qu'il ne récupérerait jamais ni l'un ni l'autre de ses cabanons, je crois qu'il aurait quand même accepté, d'abord parce que

c'est l'homme le plus généreux que j'aie jamais rencontré, mais aussi parce que cela lui aurait fourni une bonne excuse pour en construire de nouveaux. Heureusement, c'est quelque chose que papa aime beaucoup faire. C'est en réalité un grand constructeur de cabanons en série.

Finalement, après avoir servi pendant quelques années comme lieu de stockage pour vêtements, nourriture, articles de toilettes et matériel médical, le cabanon est devenu notre bureau. J'y travaillai seul au début en tant qu'unique employé de l'œuvre caritative, avant d'être rejoint par ma sœur Ruth et finalement une équipe de cinq personnes. À cette époque, il était si exigu que certains, sans bureau, travaillaient avec leur ordinateur portable sur les genoux. On a donc démolì le cabanon attenant de papa, et avec George, un de nos amis très doué, ils ont construit de leurs mains un étonnant local de travail en bois spécialement conçu pour notre activité. C'est une réalisation d'une rare beauté et de surcroît extrêmement pratique. Le moment venu, plutôt que d'emménager dans le nouveau bureau lumineux, je choisis de rester dans le vieux cabanon. Ce fut une bonne décision. Pour certains, cela peut sembler bizarre, voire stupide de conserver le QG d'une organisation mondiale dans ce cabanon à l'air fatigué et tout de guingois, dans une région très reculée d'Écosse. Mais le fait d'être ici contribue à me rappeler comment et pourquoi nous avons commencé ce travail. En outre, je connais certaines personnes vivant dans la pauvreté, qui seraient profondément reconnaissantes d'avoir une maison aussi spacieuse et sûre que celle-ci pour y faire vivre leur famille.

En vérité, parmi la collection de photos et de notes collées au mur au-dessus de mon bureau se trouve celle d'une famille qui habitait dans une maison aussi petite et aussi peu meublée que celle-ci. Ma rencontre avec elle en 2002 durant une terrible famine au Malawi dix ans après avoir transporté cette première petite collecte d'aide

jusqu'en Bosnie-Herzégovine, a changé ma vie – et celle de milliers d'autres à jamais.

Sur la photo, six jeunes enfants sont assis à côté de leur mère mourante. Elle se repose sur un paillason. Je me souviens qu'il faisait trop chaud pour moi dans leur maison en pisé. Ma chemise était trempée et même si je me courbais, le plafond était si bas que ma tête l'effleurait. Je me sentais mal à l'aise ; tel un intrus trop grand dans leur minuscule demeure lors des moments les plus intimes où la famille est réunie. Mais ils m'avaient chaleureusement invité à entrer ; je me suis donc accroupi à côté d'eux pour bavarder. Grâce à une faible lumière qui filtrait à travers une petite fenêtre sans vitre, ma vue s'était adaptée à la profonde obscurité qui régnait à l'intérieur de cet espace minuscule, et je pouvais voir qu'Emma, enveloppée dans une vieille couverture grise, se tordait les mains continuellement à mesure qu'elle nous parlait.

« À présent il ne reste plus rien à faire si ce n'est prier pour que quelqu'un s'occupe de mes enfants quand je serai partie », avait-elle murmuré, et, doucement elle se mit à me raconter la cause de sa détresse.

Son mari était mort un an auparavant, touché par le SIDA, la même maladie qui maintenant était sur le point de la ravir à ses enfants. Tous les adultes qu'elle connaissait dans le village s'occupaient déjà de petits orphelins en plus de leurs propres enfants. Elle ne savait pas qui voudrait bien s'occuper des siens, expliquait-elle. Sa douleur physique était atroce aussi. La voisine qui prenait soin d'Emma, et qui traduisait notre conversation, était une aide à domicile qualifiée, et elle faisait héroïquement le maximum pour soulager la souffrance d'Emma, mais elle n'était pas en mesure d'offrir même le plus simple analgésique, encore moins des médicaments pour traiter le virus VIH et le SIDA. Non pas que ces médicaments auraient beaucoup contribué à améliorer les choses de

toute façon, car pour qu'ils soient efficaces un patient doit avoir un régime alimentaire sain et nourrissant. Depuis longtemps Emma et ses enfants ne mangeaient plus en quantité suffisante. Leur hutte était entourée de champs desséchés dans lesquels leur maïs n'avait pas poussé convenablement cette année-là. Le ventre de Chinsinsi, le plus jeune à se trouver sur le paillason, était visiblement distendu du fait de la malnutrition.

J'avais commencé à parler à Edward, l'aîné des enfants. Il était assis le dos bien droit, comme s'il désirait paraître plus grand qu'il ne l'était réellement. Son tee-shirt noir était trop grand pour lui de plusieurs tailles, mais à la différence des haillons déchirés et crasseux qui ornaient le torse de ses frères et sœurs, il avait l'air propre. Il me dit qu'il avait quatorze ans et m'expliqua qu'il passait la majeure partie de son temps à aider sa mère dans leurs champs ou dans la maison. Peut-être parce que je tentais d'entrevoir désespérément une lueur grâce à laquelle quelque chose de plus gai pourrait se glisser dans notre triste conversation, je lui demandai quelles étaient ses espérances et ses ambitions. Je ne m'attendais certainement pas à une réponse qui allait changer ma vie et celle de centaines de milliers de personnes.

« Je voudrais avoir suffisamment à manger et je voudrais pouvoir aller à l'école un jour », répondit-il avec gravité, après avoir réfléchi un moment.

Quand notre conversation fut terminée, et que les enfants sortirent à notre suite sous le soleil brûlant du Malawi, ces simples paroles, formulées comme un rêve audacieux d'adolescent, étaient gravées dans mon cœur. Un cri, un scandale, la confirmation d'une idée qui avait déjà commencé à prendre forme, un appel à l'action que l'on ne pouvait ignorer ; ses paroles deviendraient beaucoup de choses pour moi. L'horrible tragédie familiale qui se déroulait dans cette hutte sombre avait cristallisé une

multitude de souffrances et de problèmes insolubles avec lesquels je m'étais étroitement familiarisé durant les dix années précédentes. Et ses paroles authentifiaient une inspiration que récemment j'avais eue moi-même ; elles furent l'étincelle qui enflamma l'idée qui couvait déjà et qui devint *Mary's Meals*.

Sur le mur du cabanon derrière moi, une affiche, au titre audacieux, annonce la vision de notre mission :

« Que chaque enfant reçoive un repas quotidien sur son lieu d'éducation, et que tous ceux qui ont plus que ce dont ils ont besoin, partagent avec ceux qui ne disposent même pas des choses les plus essentielles. »

Avec chaque semaine qui passe, au fil des années depuis ma rencontre avec Edward, cette vision est devenue toujours plus lumineuse et la conviction qu'elle peut se réaliser s'est manifestée avec plus d'insistance. Nous avons vu à maintes reprises que distribuer un repas quotidien à l'école peut vraiment transformer la vie des enfants les plus pauvres en satisfaisant leurs besoins élémentaires de nourriture, tout en leur permettant aussi de suivre des cours et d'acquérir l'instruction qui peut être pour eux un moyen d'échapper à la pauvreté. Et le nombre de repas quotidiens, servis dans des écoles à travers le monde par des bénévoles sur place à des enfants très pauvres qui ne mangent pas à leur faim, s'est accru d'une manière extraordinaire. Aujourd'hui, plus d'un million d'enfants bénéficient des repas de *Mary's Meals* chaque jour de classe.

J'aime beaucoup mon cabanon. Il m'offre cet espace paisible dont j'ai souvent un besoin impérieux, tout en ayant juste assez de place pour que quatre ou cinq visiteurs puissent s'asseoir avec moi autour d'une table, prendre une tasse de thé et discuter. Et le fait que je travaille dans ce bureau libère également pour mes collègues un espace dont ils ont très certainement besoin. De plus, je suis un

incorrigible désordonné. Il m'est apparu de façon évidente que c'était le lieu où écrire ce livre. La photo d'Edward et de sa famille n'est qu'un élément parmi tant d'autres collés sur mon mur qui illustrent des points de repère sur notre itinéraire : un Bosniaque jouant avec un chien devant sa maison détruite ; des enfants qui rient dans une cour d'école poussiéreuse en Afrique ; un Libérien aveugle avec une canne blanche de sa fabrication et son plus beau sourire ; un autre groupe d'enfants de Dalmally – avec mes propres enfants parmi eux – en train de repeindre l'extérieur du cabanon ; une jeune Julie conduisant notre camion juste après notre première rencontre ; une Julie proche de la cinquantaine et moi-même rencontrant le pape François ; une photo récente de moi et de la vedette hollywoodienne Gerard Butler en train de rire alors que nous portons des seaux d'eau sur la tête ; une photo d'identité d'Attila, l'un de nos premiers enfants roumains à mourir ; une carte postale sur laquelle est écrit « Merci du Texas », entouré de plein de gentilles notes manuscrites d'écoliers de là-bas ; une carte postale de Medjugorje ; une simple croix en bois fabriquée au Liberia ; et une photo du père Tom qui fait semblant de donner un coup de poing à un Haïtien. Au-dessus de la fenêtre, sous le boîtier rouillé d'un néon, est accroché un petit crucifix. De grandes cartes ornent les autres murs – celle du monde, de l'Inde, du Malawi, du métro de New York et plusieurs autres.

Lettres et blocs-notes sont éparpillés autour de mon ordinateur portable. Il y a un mot poli du président du Malawi – où à présent nous nourrissons plus de 25 % de la population des écoles primaires, qui me remercie de notre récente entrevue et du travail que nous accomplissons. Une autre lettre émane de quelqu'un d'Haïti, nous suppliant de commencer *Mary's Meals* dans certaines écoles dont les besoins sont urgents. Et une autre anonyme, qui m'a fait pleurer quand je l'ai lue pour la première fois :

« Chère *Mary's Meals*,

Ci-joint un chèque de cinquante-cinq dollars pour aider à nourrir un autre enfant. Cet argent vient d'un homme qui se trouve dans une maison de retraite ; il est complètement bloqué dans un fauteuil roulant, paralysé du côté droit et incapable de parler. Il est aidé financièrement par *Medicare* et *Medicaid* (aux États-Unis programme fédéral d'assistance médicale pour les personnes défavorisées). La somme de cinquante-cinq dollars représente la totalité de ses économies. Il l'a retirée de deux cachettes différentes quand il a entendu parler de *Mary's Meals*. Je suis certain que cet argent sera utilisé à bon escient.

Que Dieu vous bénisse. »

Je n'avais jamais projeté d'être impliqué dans ce genre de travail, et il n'avait certainement jamais été dans mes intentions de fonder une organisation. Peut-être même suis-je la dernière personne, la moins qualifiée, de qui on aurait pu attendre une mission de cette ampleur. En grande partie, celle-ci s'est déroulée malgré moi, à travers toute une série de rencontres et d'événements imprévus, et d'invitations courtoises auxquelles les personnes les plus diverses ont répondu avec un amour et une fidélité extraordinaires. La rencontre avec Edward, tout en étant cruciale car elle nous a centrés sur le travail que nous accomplissons à présent, ne fut qu'un maillon de plus dans une suite d'événements sur vingt ans lorsqu'il m'adressa cette parole. Et cette suite avait commencé à prendre forme quand je n'avais que quinze ans, dans un village perdu au milieu des montagnes en Yougoslavie, où j'avais rencontré une autre mère aimante préoccupée du sort de ses enfants.

LEÇONS DE CONDUITE DANS UNE ZONE DE GUERRE

*Sois humble car tu es fait de fumier.
Sois noble car tu es fait d'étoiles.*

DICTON SERBE

Nous savions que les soldats qui lançaient des obus meurtriers depuis les montagnes surplombant la ville cuvaient leur vin normalement le matin. Pour cette raison, nous nous mîmes en route de bonne heure, confiants qu'il nous serait possible d'entrer et de sortir de Mostar avant que l'artillerie lourde ne reprenne sa tâche impitoyable de destruction des maisons, églises, mosquées, véhicules et de la population de la ville. Le père Eddie, prêtre d'une cinquantaine d'années, petit et rondet, et Julie, jeune infirmière, grande et belle, étaient tassés sur les sièges avant à côté de moi, pour cette dernière étape de notre trajet de quatre jours en provenance d'Écosse. Au cours de ces derniers jours, nous étions tous les trois devenus bons amis. Deux nuits plus tôt, garés près d'une station d'essence en Slovénie, nous avions bavardé jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le père Eddie nous avait surpris et troublés quelque peu quand il avait expliqué qu'avant de quitter l'Écosse, il avait eu le pressentiment

que peut-être il n'y reviendrait jamais. Il avait donc donné à ses paroissiens la quasi-totalité de ses biens temporels. Plus tard, Julie nous raconta comment, quelques mois auparavant, elle s'était réveillée au milieu de la nuit avec la prémonition que Dieu lui demandait d'abandonner son travail pour aider les gens en Bosnie-Herzégovine. Son récit m'émua à cause de sa foi profonde, et parce qu'il présentait certaines similitudes avec le mien. J'étais un peu honteux car lorsqu'elle m'avait téléphoné la première fois pour me demander de l'emmener jusqu'en Bosnie-Herzégovine, je n'avais pas du tout accueilli cette idée avec enthousiasme. Maintenant, j'étais très content qu'elle soit parvenue à me faire changer d'avis.

Comme nous traversions un paysage bosniaque austère aux rochers pointus et aux buissons épineux, nous avons prié le chapelet ensemble, puis nous avons bavardé, un peu tendus, tandis que je me concentrais sur la route étroite et tortueuse. Bientôt, nous commençons à passer devant les restes de maisons d'habitation. Certaines n'étaient plus qu'un amas de décombres, tandis que celles qui étaient encore debout n'étaient plus que des carcasses calcinées portant la trace des balles. Nous continuions à rouler en silence. La route maintenant descendait en serpentant et Mostar apparut au-dessous de nous, s'étalant le long de la Neretva, le célèbre fleuve que l'on a souvent décrit comme une ligne de séparation entre les cultures d'Orient et d'Occident, et qui se trouvait être le front entre les forces serbes et le territoire croate et musulman que nous étions en train de traverser. On apercevait en bas dans le vieux quartier ottoman les minarets des mosquées, et l'espace d'un moment, je songeai à ma première visite dans cette ville plusieurs années auparavant lorsque nous avions parcouru les petits étals près du fleuve et regardé des jeunes gens prouver leur bravoure en sautant du célèbre pont (le Stari Most Bridge) dans ces eaux vertes et impétueuses.

Durant la descente vers la ville, nous avons été arrêtés à un poste de contrôle tenu par des soldats de la HVO (l'armée croato-bosniaque). Un homme maigre, mitraillette en bandoulière et cigarette à la bouche, s'approcha de ma vitre ouverte et nous dévisagea d'un air renfrogné ; son haleine qui sentait le brandy pénétra dans notre cabine. Sans esquisser le moindre sourire, il tendit la main, et nous lui avons donné nos passeports et les documents de douane pour le matériel médical qui se trouvait à l'arrière du camion. La livraison de ce matériel était la raison de notre voyage et maintenant, à environ un kilomètre, sur les pentes de la ville en contrebas, nous apercevions le centre hospitalier de Mostar, notre destination finale. Il était aisément reconnaissable, et nous avons longuement observé ce building moderne qui brillait et dominait les maisons alentour. Même à cette distance nous pouvions voir qu'un obus y avait provoqué une énorme excavation et déchiqueté un des côtés. Le soldat nous fit signe d'avancer, et avec prudence nous avons roulé dans des rues aux pans de murs couverts de graffiti haineux et encombrées de morceaux de métal tordu, de tessons de verre, d'amas de décombres, de voitures calcinées, et de macadam endommagé. Nous sommes entrés dans l'enceinte de l'hôpital. Devant le bâtiment, plusieurs camions frigorifiques étaient stationnés avec leur moteur qui tournait, morgues improvisées pour une ville qui manquait depuis longtemps d'espace pour ses morts. Sous l'auvent de la porte d'entrée, trois employés de l'hôpital en blouse blanche saluèrent notre arrivée et nous firent signe de la main. Mon appréhension s'atténa et un sentiment d'allégresse s'empara de moi. Je commençais à me féliciter silencieusement d'un travail bien accompli, tout en me demandant si Julie était impressionnée, quand soudain je me rendis compte, un peu trop tard, que les gestes de la main du comité d'accueil se transformaient en d'insistants signaux stop, et que leurs sourires s'étaient figés à la vue

de ce qui allait se passer. Mon cœur battait fort au moment où j'écrasai la pédale de frein. J'entendis un craquement au-dessus de ma tête. Devant nous, le comité d'accueil maintenant se tordait de rire. Je réalisai alors ce qui s'était passé. Leur hôpital venait d'être à nouveau directement touché ; cette fois-ci par un petit camion cabossé arrivant d'Écosse, dont le conducteur amateur avait mal évalué la hauteur du auvent surplombant l'entrée et au lieu de se garer dessous, il l'avait percuté de front. Un rapide examen révéla que j'avais fait un trou dans l'angle supérieur du carter du camion, tandis que les dégâts causés au auvent de l'hôpital n'étaient guère importants vu ce que le reste du bâtiment avait subi. Le dommage le plus important et le plus durable fut celui infligé à mon amour-propre.

Nous avons déchargé rapidement le matériel et bu à la hâte une tasse de café avec deux jeunes médecins. Ils suggérèrent que nous sortions de la ville avant que le pilonnage ne commence et que nous les suivions dans un lieu plus sûr pour bavarder. Près de Medjugorje, où nous devions passer la nuit, ils s'arrêtèrent en bordure de route devant un hôtel qui avait été balayé par des tirs de mitrailleuse et endommagé par des obus. Autour d'une tasse de café les médecins nous expliquèrent que, en raison des dégâts considérables causés à leur hôpital par les bombardements, seul le rez-de-chaussée était maintenant en service. Le bâtiment devenait extrêmement surpeuplé et on manquait même des fournitures médicales les plus essentielles. Ils étaient particulièrement satisfaits que nous leur ayons apporté du matériel rigide servant à immobiliser les membres (attelles, gouttières...) car ils soignaient beaucoup de patients aux membres brisés, et ils nous exhortèrent à leur livrer davantage de fournitures.

Nous leur avons expliqué que Julie avait voyagé avec moi et qu'elle était prête à démissionner de son poste en Écosse pour travailler comme bénévole ici. Ils répondirent qu'ils

avaient suffisamment d'infirmières, mais insuffisamment de matériel médical. Ils suggérèrent que Julie m'assiste dans les efforts que je faisais en Écosse pour collecter les surplus de matériel médical parce que maintenant ils avaient compris qu'en plus du fait que je n'étais pas capable de conduire un camion d'une manière particulièrement experte, je ne connaissais pas non plus les rudiments sur les fournitures médicales. Il allait donc falloir impliquer quelqu'un qui connût bien ce domaine si je voulais continuer à leur être d'un quelconque secours. Je fus surpris de ressentir à quel point je me réjouissais d'avoir Julie comme collaboratrice, mais ne fis que marmonner que nous pourrions y réfléchir. Julie dit quelque chose de semblable et je décidai qu'il valait mieux que je modère mes espérances. Des considérations médicales, la conversation dévia inévitablement vers la situation de la guerre. Les médecins décrivirent comment les « Chetniks » dans la montagne prenaient maintenant pour cible non seulement l'hôpital, mais aussi les ambulances. Plusieurs avaient été détruites alors qu'elles transportaient des malades à l'hôpital. À ce stade de la discussion, ils avaient troqué leur café turc contre de l'eau-de-vie de prune (*Slivovitz*) et ils se mirent à exprimer ce qu'ils pensaient de la guerre. Ils étaient remplis de haine envers leurs ennemis les « Chetniks », et le ton de la conversation devenait alarmant. Les deux médecins, qui nous parlaient depuis des heures de ce dont ils avaient besoin pour guérir des personnes gravement blessées, entreprirent alors de décrire les choses horribles qu'ils feraient subir à tout soldat « chetnik » sur lequel ils pourraient mettre la main. Après avoir pris les listes d'articles médicaux absolument nécessaires, nous avons pris congé, promettant de revenir avec un nouvel approvisionnement le plus tôt possible.

Ce fut mon cinquième voyage en Bosnie-Herzégovine ; pour chacun des précédents, j'avais été accompagné par un membre de la famille ou un ami différent. Chacun de

ces voyages avait été une courbe d'apprentissage rapide pour un pisciculteur de vingt-cinq ans qui n'avait jamais ambitionné d'être routier. Je découvris tout un monde – celui des routiers internationaux – avec sa propre culture, monde qui n'était pas toujours accueillant ou facile à comprendre. La langue elle-même était un problème. Il y avait de nouveaux termes techniques à apprendre tels que le « tachygraphe² » ou « transitaires³ ». La tâche était d'autant plus difficile que nous ne parlions aucune langue européenne et que notre anglais était mâtiné d'un fort accent écossais. Lors d'un de mes premiers voyages mon deuxième chauffeur était Robert Cassidy, un bon ami de Glasgow, dont l'accent était encore plus marqué que le mien du comté d'Argyll. Nous conduisions un camion de sept tonnes et demie en direction de Zagreb, qui était rempli d'un don de pommes de terre écossaises. C'était le milieu de l'hiver et il faisait un froid glacial. La nuit nous dormions à l'arrière du camion entre les palettes de pommes de terre, et un matin nous nous sommes réveillés près de la frontière entre l'Autriche et la Slovénie pour constater que nos bonbonnes d'eau potable avaient gelé. Un thermomètre dans la station-service indiquait moins six. Un des nouveaux termes techniques que nous allions apprendre lors de ce voyage était le mot « plomb ». Celui-ci désigne le petit sceau en plomb que les douaniers apposent sur l'arrière d'un camion quand vous entrez dans leur pays, de telle sorte que lorsque vous en sortez, vous pouvez prouver que vous avez traversé leur territoire en transit sans avoir ouvert la remorque pour déposer des marchandises. Mais nous ne savions pas encore ce que signifiait ce terme, et avec une irritation croissante un douanier nous aboya à travers la vitre de son guichet un seul mot en forme de

2. Appareil qui enregistre les heures de conduite et la vitesse du camion.

3. Agents qui préparent les documents douaniers nécessaires aux passages des frontières.

question. « Plomb ? » Il voulait savoir si notre camion était scellé. Surpris et décontenancé devant l'insistance de sa question, Robert finit par répondre de son plus bel accent de Glasgow : « Pas prunes (*plums*, en anglais), juste des patates, des tonnes de patates ». Cette fois-ci, ce fut au tour du douanier de répondre par un air déconcerté. Il ne sut même pas dans quelle langue répliquer.

À cette époque, certains des ponts sur la route principale de la côte adriatique qui menait vers nos destinations dans le centre de la Bosnie-Herzégovine avaient été détruits par des obus, et donc pour voyager dans cette direction il fallait prendre un bac pour Pag⁴, la parcourir sur toute sa longueur puis reprendre un bac pour regagner la côte plus au sud. Une fois Ken, mon beau-frère, second conducteur pour ce voyage-là, et moi-même nous nous sommes retrouvés dans une queue où des centaines de camions attendaient un bac de fortune, sur une route qui certainement n'avait pas été conçue pour de gros véhicules, au moment même où une tempête particulièrement violente éclata. Les bacs cessèrent d'appareiller et, comme tous les autres chauffeurs, nous fûmes bloqués dans notre cabine tandis qu'un vent glacial soufflait en rafales sur notre camion, le ballottant dans tous les sens si brutalement qu'on avait l'impression que nous allions être renversés. Il n'y avait pas moyen que le camion fasse demi-tour sur cette route étroite, nous n'avions donc pas d'autre choix que d'attendre la fin de la tempête. La seule nourriture à bord était une grosse boîte de barres chocolatées Twix, que nous avons mangées avec parcimonie au cours des quarante-huit heures suivantes. À deux ou trois reprises, pour satisfaire un besoin naturel, nous avons lutté avec la portière pour sortir et nous retrouver à glisser sur un ruisseau gelé de l'urine des routiers, qui avait coulé du haut de la colline vers la petite jetée au

4. Île étroite et longue longeant la côte.

bas de la route sinueuse. Je me suis promis d'emporter à l'avenir – pour parer à toute éventualité – une provision de nourriture plus variée et consistante, ou au moins une plus grande diversité de barres chocolatées.

J'ai aussi commencé à apprendre, lors de ces premiers voyages, que les dons transportés à l'arrière de notre camion n'étaient pas toujours les choses les plus importantes que nous apportions à ceux qui en avaient désespérément besoin. Une fois, mon père et moi avons livré des secours à une petite institution pour enfants inadaptés⁵ près du port de Zadar. À l'époque, les forces serbes attaquaient cette partie de la côte croate, et nous entendions au loin le grondement des canons à notre arrivée devant le petit bâtiment miteux. Nous avons trouvé des rangées d'enfants alités, vêtus de pyjamas déchirés, et quelques membres du personnel terrorisés qui essayaient de s'occuper d'eux. Non seulement ils étaient stressés de ne même plus avoir les fournitures de base les plus vitales pour les enfants, mais, la guerre se rapprochant, ils savaient aussi que fuir rapidement et soudainement avec ces enfants ne serait pas possible. Au moment où nous déchargions l'aide apportée, la joie du personnel se volatilisa bien vite car une bombe explosa beaucoup plus près du village. Et puis encore une autre. Ils nous conseillèrent vivement de décharger le plus rapidement possible et de reprendre immédiatement la route en direction du nord. Dès que j'eus fait passer la dernière boîte, je fis mes adieux, bondis à la place du conducteur et fis monter le régime du moteur, prêt à partir. Quelques secondes s'écoulèrent. L'irritation me gagnait car mon père n'avait pas grimpé sur le siège à côté de moi. Quand je regardai dans mon rétroviseur, je le vis étreindre l'infirmière la plus angoissée, lui prodiguer des paroles de réconfort et lui promettre de prier pour elle. Puis il monta,

5. Ayant des difficultés d'apprentissage.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	9
1. Leçons de conduite dans une zone de guerre	17
2. Une femme enveloppée par le soleil	43
3. De petits actes d'amour	61
4. Laissez venir à moi les petits enfants	85
5. Implantation en Afrique	109
6. Un pays frappé par la famine	129
7. Un bol de porridge	157
8. D'un chemin semé d'embûches à la paix	183
9. À Hollywood	209
10. Toucher les Intouchables	235
11. Des amis haut placés	259
12. Des amis au bas de l'échelle	283
13. L'espérance des jeunes générations	311
Épilogue	331
Remerciements	337